

douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes: le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrus avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe; et, après avoir fléchi un genou, Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée: il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avois point encore eues: aurois-je négligé cette faveur? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois: il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les cieus ont mis tant de merveilles  
Auroient pu m'excuser;  
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,  
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,  
On l'auroit éveillé.

Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil et vos charmes,  
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence?  
Attendez un moment;  
Car enfin je prétends mériter récompense,  
Et non pas châtement.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure  
Vous amène en ces lieux:  
L'art y brille partout: cependant la nature  
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,  
N'a rien que de commun:  
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,  
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,  
De traits moins éclatants;  
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle  
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille,  
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir?  
Si vous ne l'avez vue, Acante vous conseille  
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. C'est elle-même que j'entends, répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous; car non-seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait

publier touchant un écriin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence: c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjudge. J'ai cru que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres: mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit: or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer; il y en a un aussi pour paroître belle; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres: jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vue qu'hier; et, comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même: Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui; et si vous aviez

attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée.

Je combattis long-temps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fit dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainsy.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible. Eh quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? Je n'avois pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un

hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verse des larmes  
Et soupire à mon tour,  
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes  
Aux tourments de l'Amour ?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême ;  
Il donne du souci.  
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même  
Pour vous aimer aussi.

Hélas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos? J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bien-séant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous

l'avoue, repartit Aminte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié et de mon estime par conséquent; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois résolu; il faut que j'aie cherché les personnes que j'ai quittées: ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie.

A ces mots, elle s'en alla; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites; soit qu'elles vinsent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gélaste qui me cherchoient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein: je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittés; et, bien que j'abrégasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

## VIII.

## NEPTUNE A SES TRITONS.

« Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque : aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peindre pour un héros très-reconnoissant et très-libéral. Je ne lui envie pas sa fortune; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble: mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par

des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; et, s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides. »

Grand roi, dit un Triton, qui, par droit d'héritage,  
Avez de l'océan les plaines en partage,  
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,  
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.  
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire.  
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.  
A garder vos trésors des monstres destinés,  
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînés,  
Veillent sur le cristal en des grottes profondes:  
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;  
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés  
Par des liens de bronze ils seront attachés;  
Mon art en ornera ces rochers et ces niches  
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.

Le conseil plut au dieu du liquide univers.  
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts :  
On voit sortir en foule un amas de reptiles,  
Dragons, monstres marins, lézards et crocodiles,  
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,  
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,  
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,  
Des formes d'animaux aux mortels inconnues  
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,  
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ces murs,  
Et remettroient partout le chaos en peu d'heures,  
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.  
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,  
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,

Avec jus de corail, quintessence de glace,  
 Et Gorgone dissoute en cristal du Maini,  
 Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.  
 Chacun d'eux toutefois conserve sa figure;  
 Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,  
 Fait que de son fracas tout le mont retentit,  
 Et pense avoir encor le gosier trop petit.  
 On diroit que parfois l'escadron se mutine,  
 Enivré du nectar d'une source divine;  
 Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,  
 Semble garder ces lieux en charmes si puissants,  
 Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre:  
 L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,  
 Se rompt, se précipite au travers des rochers,  
 Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

IX.

## LES AMOURS DE MARS

ET

DE VÉNUS.

Gélaste montre à Acante une tapisserie où sont représentées les amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,  
 Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,  
 Après avoir dompté les plus fermes remparts,  
 Mit le camp devant Cythérée.  
 Le siège ne fut pas de fort longue durée :  
 A peine Mars se présenta,  
 Que la belle parla.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,  
 Par tous moyens tâcha de plaire;  
 De son ajustement prit d'abord un grand soin.  
 Considérez-le en ce coin,  
 Qui quitte sa mine fière.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus la note qui est à la page 400.

Il se fait attacher son plus riche harnois :  
 Quand ce seroit pour des jours de tournois ,  
 On ne le verroit pas vêtu d'autre manière ,  
 L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour ;  
 Sans cela , fit-on mordre aux géants la poussière ,  
 Il est bien malaisé de rien faire en amour .

En peu de temps Mars emporta la dame .  
 Il la gagea peut-être en lui contant sa flamme :  
 Peut-être conta-t-il ses sièges , ses combats ,  
 Parla de contrescarpe , et cent autres merveilles  
 Que les femmes n'entendent pas ,  
 Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles .  
 Voyez combien Vénus , en ces lieux écartés ,  
 Aux yeux de ce guerrier étale de beautés !  
 Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes ;  
 Mais Mars en la servant ignore ces douceurs .  
 Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes  
 Veut des soupirs et des larmes ;  
 C'est ce qui triomphe des cœurs .

Phébus pour la déesse avoit même dessein ,  
 Et , charmé de l'espoir d'une telle conquête ,  
 Couvoit plus de feux dans son sein  
 Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête .  
 C'étoit un dieu pourvu de cent charmes divers .  
 Il étoit beau ; mais il faisoit des vers ,  
 Avoit un peu trop de doctrine ,  
 Et qui pis est , savoit la médecine .  
 Or soyez sûr qu'en amours ,  
 Entre l'homme d'épée et l'homme de science ,  
 Les dames au premier inclineront toujours ,  
 Et toujours le plumet aura la préférence .

Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir .  
 Phébus , outré de déplaisir ,  
 Apprit à Vulcan ce mystère ;  
 Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour

Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère ,  
 Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour .

La peine de Vulcan se voit représentée ,  
 Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :  
 Il demeure immobile , et son ame agitée  
 Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints :  
 Son marteau lui tombe des mains ;  
 Il a martel en tête , et ne sait que résoudre ,  
 Frappé comme d'un coup de foudre .  
 Le voici dans cet autre endroit  
 Qui querelle et qui bat sa femme .  
 Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?  
 Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit ,  
 Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme .

La dame d'un logis , quand elle fait l'amour ,  
 Met le tapis chez elle à toutes les coquettes .  
 Dieu sait si les galants lui font aussi la cour !  
 Ce ne sont que jeux et fleurettes ,  
 Plaisants devis et chansonnettes :  
 Mille bons mots , sans compter les bons tours ,  
 Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours .  
 Celle que vous voyez apportoit une lyre ,  
 Ne songeant qu'à se réjouir ;  
 Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr ;  
 Elle est trop empêchée , et chacun se retire .  
 Le vacarme que fait Vulcan  
 A mis l'alarme au camp .

Mais , avec tout ce bruit , que gagne le pauvre homme ?  
 Quand les cœurs ont goûté les délices d'Amour ,  
 Ils iroient plutôt jusqu'à Rome  
 Que de s'en passer un seul jour .  
 Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame :  
 Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort ,  
 Que l'un fût le mari , que l'autre fût la femme ,  
 On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord .

Considérez plus bas les trois Graces pleurantes :  
 La maîtresse a failli , l'on punit les suivantes ;  
 Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants  
 Pourroient contre tant d'assaillants  
 Garder une toison si chère  
 Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;  
 Et , se prenant au fils des péchés de la mère ,  
 Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême ,  
 Le voilà qui se plaint au monarque des dieux ,  
 Et de ce qu'il devoit se cacher à soi-même  
 Importune sans cesse et la terre et les cieux.  
 L'adultère Jupin , d'un ris malicieux ,  
 Lui dit que ce malheur est pure fantaisie ,  
 Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.  
 Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie !  
 Car c'est le plus grand mal , et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car , pour se voir vengé ,  
 Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :  
 Un rets d'acier par ses mains est forgé :  
 Ce fut Momus qui , je pense , en fut cause.  
 Avec ce rets le galant lui propose  
 D'envelopper nos amants bien et beau.  
 L'enclume sonne , et maint coup de marteau ;  
 Dont maint chafnon l'un à l'autre s'assemble ,  
 Prépare aux dieux un spectacle nouveau  
 De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit ;  
 Et nos amants trouvant l'heure opportune ,  
 Sous le réseau pris en flagrant délit ,  
 De s'échapper n'eurent puissance aucune.  
 Vulcan fait lors éclater sa rancune :  
 Tout en clopant le vieillard éclopé  
 Semond les dieux , jusqu'au plus occupé ,  
 Grands et petits , et toute la séquelle.

Demandez-moi qui fut bien attrapé ?  
 Ce fut , je crois , le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons ; et , par malheur , ce qui y manque est l'endroit le plus important : je veux dire les réflexions que firent les dieux , même les déesses , sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce , je l'acheverai. Cependant , comme le dessein de ce Recueil <sup>1</sup> a été fait à plusieurs reprises , je me suis souvenu d'une ballade qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes , puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc , ainsi que le reste , au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu , et qu'il y ait du manquement en cela , je prie le lecteur de l'excuser , avec les autres fautes que j'aurai faites.

<sup>1</sup> Contes et Nouvelles en vers , Paris , 1665 , in-12.